Nécrologies

Autor(en): **Pottier, Bernard / Roques, Gilles / Billy, Dominique**

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **66 (2002)**

Heft 261-262

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

NÉCROLOGIES

Manuel ALVAR
(1923-2001)

Manuel Alvar est né à Benicarló (Castellón) le 8 juillet 1923 et il est décédé à Madrid le 13 août 2001.

Licencié à Salamanca en 1945, docteur à Madrid l'année suivante, professeur titulaire à Grenade en 1948, où il restera jusqu'en 1968, année où il entre alors à l'Université Autonome de Madrid, puis à la Complutense en 1971.

D'autres enseignements lui ont été confiés, à l'Université de Paris-III où il m'a suppléé de 1974 à 1977 et à la State University of New York à Albany (USA). Il a été conférencier à travers le monde, au Brésil, en Chine, en Allemagne, en Colombie, en Corée, en Italie et dans une vingtaine d'autres pays .

Ses mérites ont été distingués par l'octroi de Doctorats Honoris Causa de la part de plusieurs Universités espagnoles ainsi qu'étrangères (Bordeaux, Pise, Saint-Domingue, Naples, Buenos Aires, San Juan et Tucumán en Argentine, Mérida au Mexique).

En 1977, Manuel Alvar a été élu Président de la Société de Linguistique Romane.

Il était membre de plusieurs Académies étrangères, en Suède (Uppsala), en Allemagne (Heidelberg), en Roumanie (Bucarest), en Amérique (Buenos Aires, Montevideo) et, en France, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le comptait parmi ses correspondants depuis 1998. Membre de la *Real Academia Española* depuis 1974, il en a été élu Directeur en 1988. Il était Grand Croix de l'Ordre d'Alphonse le Sage (1967).

Parmi les initiatives les plus marquantes dans le domaine de la linguistique et de la littérature espagnoles on doit citer l'organisation pendant une trentaine d'années du «Curso Superior de Filología» de Málaga qui a permis la formation de milliers de romanistes.

Ce travailleur exceptionnel est l'auteur de 180 livres et de plus de 600 articles.

La dialectologie a toujours été pour lui un domaine privilégié, depuis *El habla del Campo de Jaca* (1947), *El dialecto aragonés* (1953), *El español hablado en Tenerife* (1959), *Dialectología hispánica* (1977), jusqu'à la remarquable entreprise des *Atlas lingüísticos* dont on citera l'Andalousie (6 vol.), les Iles Canaries (3 vol.), Aragon, Navarre et Rioja (12 vol.), Cantabria (2 vol.), Castilla-Léon, etc. Sur le sol américain, ce sont les volumes déjà publiés relatifs au Sud des États-Unis, à la République Dominicaine, au Vénézuela (cf. *RLiR* 65, 266 et 539, 66, 276) et plusieurs autres sont en attente de publication.

Bien d'autres domaines ont été abordés avec succès par Manuel Alvar, parmi lesquels nous retiendrons:

– L'édition et la critique de textes médiévaux: *Los Fueros de Sepúlveda*; *El libro dels Tres Reyes d'Orient*; *El Fuero de Salamanca*; *Poesía española medieval*; *Vida de Santa María Egipciaca*; *El Romancero: tradicionalidad y pervivencia*; *Libro de Apolonio*; *Cancionero de Estúñiga*; *Miscelánea de estudios medievales*.

– La tradition judéo-espagnole: *Endechas*; *Poesía tradicional de los judíos españoles*; *Cantos de boda judeo-españoles*.

– L'histoire de la langue espagnole: *Morfología histórica del español* (en collaboration avec l'auteur de ces lignes).

– Le monde américain: *Cristóbal Colón: diario del descubrimiento*; *Leticia (Amazonia colombiana)*; *Hombre, etnia, estado: actitudes lingüísticas en Hispanoamérica*; *Americanismos en la obra de Bernal Díaz del Castillo.*

– Les langues amérindiennes: *Fr. Bernardo de Lugo: gramática mosca.*

– La littérature, avec des études sur Unamuno, J. Guillén, M. Delibes, J. R. Jiménez, A. Machado. Manuel Alvar était lui-même auteur de mémoires de voyages et de plusieurs livres de poésies.

En 1983, quatre volumes d'hommage lui étaient remis, réunissant les collaborations de près de deux cents linguistes et littéraires couvrant un vaste espace de reconnaissance internationale.

Nos liens avec Manuel Alvar datent de 1945 lorsque, me trouvant boursier au cours d'été de Jaca, il était déjà mon «professeur» pour devenir aussitôt mon ami. Là également j'ai eu le plaisir de connaître sa femme, Elena, fidèle collaboratrice, qui a joué un rôle essentiel dans toute sa vie, qui l'accompagnait dans ses enquêtes, l'a soutenu dans ses épreuves et à qui nous rendons un hommage affectueux ainsi qu'à ses enfants dont plusieurs se distinguent dans des domaines brillamment illustrés par leur père.

Bernard POTTIER

Gérard GORCY
(1933-2001)

Notre ami Gérard Gorcy est décédé à Nancy le 18 décembre 2001. Né à Strasbourg en 1933, agrégé de grammaire et élève de Paul Imbs, il fut à partir de 1961 l'un de ses plus proches collaborateurs dans l'aventure du *Trésor de la langue française*. Il fut l'adjoint des quatre directeurs successifs de ce qui devint ensuite l'INaLF. Simultanément professeur à l'IUT de Nancy, les lourdes charges qu'il avait acceptées ne lui permirent pas de donner toute sa mesure dans des études qu'il goûtait. En 1983, à un moment critique de l'histoire de notre Société, il avait bien voulu accepter d'en devenir le Trésorier. Avec l'aide de sa femme Annie, à qui nous présentons toutes nos condoléances, il sut se faire apprécier des sociétaires, sensibles à son sens du contact humain. Nous lui sommes profondément reconnaissants de ce qu'il a fait pour nous et nous garderons le souvenir de cet homme cultivé et chaleureux, qui a passé sa vie au service des autres, selon l'éthique chrétienne qui l'inspirait profondément et sincèrement.

Gilles ROQUES

Aimo SAKARI
(1911-2001)

Notre ami Aimo Sakari est décédé le 20 mai 2001. Né en 1911, il aura connu une fin paisible, en harmonie avec son tempérament. Tous ceux qui l'ont côtoyé ont pu apprécier la gentillesse et l'obligeance de ce discret romaniste.

Né en 1911 à Kuolemajärvi en Carélie, Sakari fit ses études en philologie romane à l'Université d'Helsinki où il eut pour maître Arthur Långfors, et où il suivit les cours d'O. J. Tuulio et H. Petersen-Dyggve: avec lui disparaît ainsi une époque particulièrement importante de l'apport finlandais à la romanistique. C'est, en 1937, sur la proposition de Långfors qui s'y était dans un premier temps consacré, que Sakari entreprit d'éditer l'œuvre du troubadour Guilhem de Saint-Didier, auquel il témoignera d'une longue fidélité; ce choix décida de sa vocation d'occitaniste. C'est en effet à l'occasion de cette entreprise que Sakari se plongea dans une langue qui lui était alors inconnue, puisant dans l'*Altprovenzalisches Elementarbuch* de Schultz-Gora les bases qui lui manquaient encore, complétant sa formation à Paris où son maître lui procura une bourse et un poste de répétiteur de finnois au futur Institut des Langues Orientales. Son long séjour à Paris, de 1937 à 1958, interrompu par les années de guerre durant lesquelles il servit son pays, en particulier dans des missions en France, et eut notamment des fonctions de rédacteur et présentateur de la section finlandaise de la radio française et de correspondant de la radio finlandaise à Paris, lui permit de fréquenter également les bancs de la Sorbonne, de l'École des Hautes Études et du Collège de France, où il put assister aux cours de Clovis Brunel, Mario Roques, Pierre Fouché et Jean Boutière. Son édition de l'œuvre de Guilhem de Saint-Didier fut publiée en 1956 dans la collection des Mémoires de la Société néophilologique de Helsinki, avant de connaître une réimpression en 1983 par AMS. Ce séjour lui donna également l'occasion de lier amitié avec István Frank, son «cousin en langues» dont l'itinéraire remarquable fut prématurément interrompu, mais qui laissa à son ami finlandais la compétence et le goût pour les aspects métriques, incontournables pour qui travaille sur la poésie des troubadours, et dont la présence est constante dans les articles qu'il nous a laissés.

De retour en Finlande, Sakari eut un poste de répétiteur d'allemand et de français au lycée de Jyväskylä de 1958 à 1965, avant d'obtenir l'année suivante la chaire de philologie romane de l'Université de cette ville. Doyen de la Faculté des Arts de 1969 à 1971, Sakari devint vice-recteur jusqu'en 1977, année où il se retira et où il devint, pendant deux ans, professeur associé de langue et culture finnoises à la Sorbonne Nouvelle. Nécessaire infidélité à sa passion pour les troubadours, il avait donné en 1967 une édition critique du *Doctrinal sauvage*, texte arrageois des années 1260, édition fondée sur la collation de 30 mss et qui a paru dans la collection des Studia philologica Jyväskyläensia. Mais son amour de l'ancien occitan ne se démentit jamais, et Sakari est sans doute le seul romaniste à avoir assisté à l'intégralité des congrès internationaux d'occitanistes organisés en Europe, des Congrès Internationaux de Langue et de Littérature d'Oc à ceux de l'Association Internationale d'Études Occitanes où nous l'avons tous un jour ou l'autre rencontré, accompagné de son aimable épouse, Ellen Sakari, décédée en 1998, quatre ans après sa retraite de professeur de philologie romane à l'Université de Jyväskylä, qui avait notamment consacré un excellent essai à *L'écriture clownesque de Jules Laforgue*, paru en 1983

dans les Jyväskylä Studies in the Arts, et qui était, avec son mari, membre de notre Société, dont Aimo Sakari fut Conseiller auprès du bureau de 1992 à 1998. Tous ceux qui ont eu le bonheur d'être les hôtes de ce couple charmant dans leur magnifique maison en bois, située en pleine forêt et construite par le grand-père d'Aimo, à Keuruu, en garderont le souvenir.

Aimo Sakari a également contribué aux échanges culturels en traduisant en finnois des ouvrages français, comme *La Chartreuse de Parme*, et inversement, il traduisit en français, avec Lucie Thomas, la comédie d'A. Kivi, *Les Cordonniers de la lande*. Il laisse derrière lui une contribution appréciable à l'étude de la poésie des troubadours qui prolongera parmi nous sa présence.

Dominique BILLY

Raymond SINDOU
(1910-2001)

Raymond Sindou, linguiste, romaniste et onomasticien, professeur émérite des universités, s'est éteint le 17 mai 2001. Il repose dans la sépulture de famille à Lauzès en Quercy.

Aller à contre-courant ou, pour le mieux dire, *Nadar contra suberna* aurait pu être la devise du savant, du professeur, de l'homme. Cette attitude fondamentale n'impliquait chez lui aucune pose ni – ce en quoi il se révélait parfaitement laïc – aucun prosélytisme. Bien informé des développements de la linguistique du jour, l'univers auquel il demeurait fidèle était celui de la linguistique parisienne des années 20 et 30, celle des Meillet, des Thomas, des Ernout, des Marouzeau. Comme linguiste et même, pensons-nous, «pur linguiste», il ne séparait pas le terrain – son enseignement était nourri de son expérience dialectologique quercinole, expérience sans cesse renouvelée depuis 1932 – et l'analyse de la documentation écrite du passé, et il enseignait constamment l'union de la linguistique et de la philologie, ne cessant de prêcher d'exemple. Romaniste, ses maîtres à penser étaient latinistes ou hellénistes (la séparation académique entre linguistique latine et linguistique romane constituait pour lui une vue de l'esprit dont il savait rendre sensible la frivolité à ses étudiants). Onomasticien, la toponymie n'était cependant entre ses mains qu'un outil supplémentaire pour faire l'histoire des mots et des langues.

Son activité de linguiste était animée – comme l'a noté son ami Raymond Arveiller – par un sens aigu du détail légué par un père peintre et, par-dessus tout, par le goût des «faits de langue». Pour Raymond Sindou, le fait de langue primait le système et l'histoire, la synchronie. S'il n'excluait nullement la description des tâches du linguiste (à preuve sa thèse, dont il convient de souhaiter la publication, sur le *Vocabulaire de la ferme au pays de Cahors*), il n'est pas impossible qu'il ait pensé que la compétence du *grammaticus*, voire celle du locuteur, était suffisante pour accéder au système. Lors d'une réunion organisée dans un département de linguistique au début des années 70, il s'était exclamé: «le grand Meillet serait aujourd'hui mis à la porte de tous les instituts de linguistique de France. Pensez, il étudiait les faits de langue!» Une telle déclaration ne fit d'ailleurs, à vrai dire, pas grosse impres-

sion: l'horizon de rétrospection de ses auditeurs (étudiants, mais aussi enseignants, y compris les professeurs) s'arrêtait, à peu de chose près, aux *Éléments de linguistique générale* d'A. Martinet (on était en un temps où les assistants nouvellement promus couraient faire emplette dudit ouvrage et de quelques autres avant de donner leur premier cours de «linguistique»). Par sa vaste culture de la discipline, Raymond Sindou faisait tache: c'était un savant devenu professeur et non un enseignant s'efforçant de devenir savant, c'est là du moins ce que nous fûmes quelques-uns à penser alors. Quant aux systèmes théoriques et aux modes de la linguistique (il en aura vu s'essouffler plus d'une), il faisait preuve à leur égard d'un détachement leibnitzien. «Tout système est vrai en ce qu'il affirme, faux en ce qu'il nie», aimait-il à répéter (on trouve la même citation sous la plume d'E. Coseriu), ce qui lui permettait d'assumer une position qui n'était pas de rejet, mais d'ouverture, une ouverture nourrie par le vif sentiment de l'unité de la linguistique.

Adepte, pour son compte, d'une «linguistique des détails», Raymond Sindou était presque nécessairement et avant tout un étymologiste avec le penchant que cela suppose pour les écheveaux embrouillés et non pour la «ligne claire» des structures. Comme on le constate à la lecture de ses travaux, il ne séparait pas l'étymologie des noms de lieux de celle des unités et des familles lexicales, se lamentant, mais en privé, des voyantes ignorances de certains praticiens de la toponymie autonome en matière de lexicologie et, plus généralement, de linguistique historique. Les trop rares enquêtes qu'il s'est comme résigné à livrer à l'impression, qui portent notamment sur les dénominations du castor dans la Romania (RLiR 1957), les noms latin et romans de *Quercus ilex* (Mélanges Boutière et Mélanges Rostaing), *paganus* (Hommages Séguy) et *pagensis* (Mélanges Camproux), «La bêche et la besse» (Mélanges Guiter), «La forme NAVDA et ses variantes» (Actes du colloque d'onomastique romane de Dijon, 1982) ou les produits de gr. *khímaros* (Actes de Palma, 1985), sont des modèles pour le lecteur – à condition que celui-ci consente l'effort nécessaire pour franchir l'obstacle d'une expression parfois mallarméenne. L'attention de Raymond Sindou se portait en priorité et presque exclusivement sur les problèmes étymologiques hors du commun, avec une prédilection de plus en plus marquée pour ceux dont la solution requérait sa double compétence de romaniste et de classiciste. Ses découvertes étaient alors étonnantes: ainsi sur les types toponymiques *Besalodunum* (< gr. *bésalon*; Onoma 1978) ou *Caladunum* (< gr. *kâla*; Homenagem Piel), sans parler des «Noms grecs donnés à des lieux de France pendant le Moyen-âge» (ICOS 13, 1978 [1982]) ou de la localisation (non publiée) des Eleutètes de César. Raymond Sindou fuyait la compilation et le ressassement et il ne s'est même jamais résolu à écrire sur une question dont la solution était à la portée de tout un chacun à condition de disposer des techniques de routine de la discipline. Il était, en outre, particulièrement insensible aux pressions du type «Publish or perish» – sur bien des chapitres, «c'était un roc» – au point qu'il pouvait recommander fermement à l'un de ses étudiants d'attendre la réfection de la lettre *C-* du FEW avant de livrer telle hypothèse étymologique au public savant. À ce prix, son œuvre se détache, en toponymie occitane et française, parmi celles des successeurs de Dauzat, par sa radicale originalité. Dans ces domaines, beaucoup de ses trouvailles sont passées dans ses comptes rendus et les discussions parus dans la *Revue internationale d'onomastique*, dont il était devenu la cheville ouvrière après la mort de Dauzat, puis dans la *Nouvelle Revue d'onomastique*.

Détaché au CNRS de 1943 à 1949, puis de 1954 à 1959, Raymond Sindou avait vu ses mérites reconnus, bien que tardivement, par l'Enseignement supérieur. Appelé à l'Université de Clermont-Ferrand, il y professa, devant des auditoires à vrai dire peu denses, mais sous le charme, la dialectologie romane (qu'il ne concevait pas d'enseigner sans enseigner aussi quelque peu la dialectologie grecque) et l'ancien provençal. Un cours consacré aux premiers documents auvergnats en langue d'oc, donné dans le cadre du certificat d'Études régionales, attirait cependant à lui des auditoires plus nombreux, y compris de profanes: il déployait alors volontiers d'indéniables talents d'orateur et de causeur. Comme il ne s'attachait guère cependant aux rudiments (la déclinaison bicasuelle, par exemple), des tuteurs d'occasion répondaient, quelques minutes avant l'entrée en scène du maître, aux interrogations qui fusaient du public et qui portaient, entre autres choses, sur les *-s* étranges parsemant le texte à l'étude. Les esprits étaient ainsi mieux aptes à recevoir la doctrine sur des points moins triviaux. Préparés méticuleusement et souvent entièrement dactylographiés par les soins de Madame Sindou, ses cours laissaient néanmoins une large place à des excursus, rapprochements et développements inattendus qui leur donnaient toute leur saveur et toute leur profondeur. La chaire qu'occupait Raymond Sindou *Claromontanus* (il signa ainsi sa contribution à l'Homenagem Piel) fut ensuite, paraît-il, supprimée ou reconvertie.

Raymond Sindou était assidu aux séances de la Société de linguistique de Paris, dont il fut président en 1978, et à celles de la Société française d'onomastique, dont il était cofondateur, comme aux congrès de notre Société. Ses collègues, ses amis et ses élèves lui avaient offert, en 1986, des *Mélanges d'onomastique, linguistique et philologie*, ce dont il les remercia par un discours latin improvisé.

Il pratiquait *cortezia* et *mezura*. En tout, il tranchait.

Jean-Pierre CHAMBON